

LE LAC

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE  
DILICOM 3010955600100  
ISBN 9782371774797  
ISSN 2417-7954

© 2017 Jean-Pierre Suaudeau & éditions Publie.net

PRÉPARATION ÉDITORIALE  
Guillaume Vissac & Christine Jeanney  
COUVERTURE & MISE EN PAGES  
Roxane Lecomte

Dépôt légal : janvier 2017  
© papier+epub, marque déposée des éditions Publie.net  
La version numérique de ce livre est incluse.  
Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder  
sans surcoût.

JEAN-PIERRE SUAUDEAU

# Le lac





*à Nicole & Martine*



## PREMIER JOUR

Lausanne. Arrivé par le train, en milieu d'après-midi, dans cette ville presque étrangère puisque j'y viens, sans doute, pour la première fois. Au sortir de la gare, ai dû grimper la rue abrupte du Petit chêne (souvenir d'un bois que la ville a éradiqué ?) pour me rendre à l'hôtel qui, par chance, se trouve à deux pas du centre. Ma petite valise, moyennement lestée de quelques livres, et mon sac à dos, humble viatique, se sont d'un coup transformés en véritables impedimenta.

Devant l'hôtel, contre le mur, une pelle et un balai : en prévision de la neige je suppose. Chambre donnant sur cour, au troisième étage, avec ascenseur, d'un bâtiment à la façade rose.

Et d'abord, assis sur un des lits. Fatigué, hébété. Pas tant par la durée du voyage, le balancement du train, son vrombissement régulier, la scansion hypnotique des roues de la rame, que par mon inconcevable présence ici, dans ce pays honni, but pourtant de cette escapade dont la décision tenait à une publicité pleine page découverte par hasard, trois ou quatre ans plus tôt, en feuilletant un magazine, une invitation au voyage pour cette

destination, précisément ce canton où se cultivait, disait le texte d'accompagnement, "l'art de perdre son temps", surmonté du slogan : "Au pays des horloges, le temps s'est arrêté", qui avait été comme un appel, un signe qui m'était personnellement adressé.

Puis, me suis approprié les lieux en y disposant mes affaires : pantalon et blouson dans la penderie, pull et sweat sur une étagère, chemises et tee-shirts sur une autre, chaussettes et slips sur une troisième, chaussons chinois sagement côte à côte dans l'entrée, livres appuyés contre le téléviseur, chemise cartonnée bleue sur la petite table, trousse de toilette dans la salle de bain (par terre ? dans le bidet ? sur le lavabo ?... par terre), réveil sur le chevet, valise vidée sur l'étagère la plus haute du placard. Tout un arrangement rassurant, une appropriation mesurée, en attendant mieux. Le lit le plus près de la fenêtre m'a semblé d'évidence m'être destiné. L'autre lit restera inoccupé.

Gagné peu à peu d'une légèreté inhabituelle, comme délesté du poids des élèves et de la présence pesamment rassurante d'Anna. L'envie d'inaugurer cette disponibilité naissante m'a poussé dehors. Ai flâné un moment dans le centre, labyrinthique, pour me familiariser avec cette ville montueuse car étagée sur plusieurs collines, au bord du lac.



Le lac.

Condamné donc à monter ou descendre sans fin les rues, ruelles, rampes, escaliers qui tissent la trame du centre-ville.

Seul au milieu d'inconnus. Spectateur attentif des visages, des lieux, de la ville. Sur mes gardes. Venu pour résoudre l'énigme, traquer le moindre indice. Et écrire. Une minutieuse déposition. Une histoire. Puisque je me suis assigné cette double tâche : enquêter, écrire.

Il était une femme.

Ce soir, la serveuse de la pizzeria (aux murs ornés d'affiches de films et de portraits de stars des années cinquante) se nommait Candice, ce qui m'a semblé passablement exotique.

“Au pays des horloges, le temps s'est arrêté”, indique le titre placé en haut de la page, une publicité pour une destination touristique, qui montre un homme et une femme face-à-face, attablés dans une auberge à l'atmosphère feutrée, douillette, au cadre vaguement rustique. Soudain le couple s'esclaffe. Particulièrement la femme

dont la bouche reste grande ouverte sur un alignement de dents étincelantes, à la suite d'une plaisanterie que l'homme n'a peut-être pas tout à fait achevée. Le rire paraît cependant un peu trop exubérant, forcé, à la limite de la trivialité eu égard aux allures bourgeoises de l'endroit où les convenances imposeraient discrétion et retenue — réserve d'ailleurs escomptée, exigée, non seulement à l'intérieur de cette salle de restaurant mais dans le pays tout entier où la bienséance et les bonnes manières sont devenues une sorte d'image de marque, de label (au même titre que le chocolat, le fromage, les banques et justement les horloges), cette modération proverbiale élevée à hauteur du bon goût (autrement dit du goût moyen, une sorte de plus petit dénominateur commun : la civilité, le tact (évidemment associés à un minimum de moyens d'existence sans lesquels le reste ne compte pas), le tout devenu un art de vivre, un modèle, un affadissement généralisé : Mieux vaudrait le goulag que le type d'oppression feutrée bien pensant qui s'exerce ici, lui avait un jour confié Émile). Le coude droit de l'homme (blazer croisé bleu marine, chemise bleu ciel, cravate à motifs héraldiques) repose sur la table tandis que sa main oscille comme le balancier d'un métronome, de gauche à droite, pouce orienté à la manière d'un auto-stoppeur vers la baie qui ouvre sur

l'extérieur, perpendiculairement à leur table. On chercherait vainement ce qui dehors a été capable de provoquer cette hilarité : seule une vieille femme se promène sur l'esplanade qui borde le lac, accompagnée de deux enfants, une adolescente et un jeune garçon qui jettent des morceaux de pain en direction de trois cygnes blancs à la taille impressionnante, majestueux et hautains, mus par une invisible propulsion, pareils à des jouets télécommandés. L'heure est incertaine : si on en croit l'horloge comtoise trônant derrière la femme, contre le mur, il pourrait être quinze heures cinquante. Pourtant la bougie allumée sur la table, le saumon dans l'assiette de l'homme, semblent contredire cette indication (on distingue mal ce que contient l'assiette de la femme masquée par une bouteille de vin et un petit bouquet de fleurs arrangé dans un minuscule pot de faïence blanche). Au premier plan, à la gauche de l'homme, a été placée une corbeille rectangulaire, dans laquelle reposent, plutôt que du pain, des toasts, pour le saumon justement, enveloppés dans une serviette de table à petits carreaux rouges et blancs. Ils rient donc, inaugurant peut-être une nouvelle complicité qu'il faut forcer un peu avant qu'elle ne devienne plus naturelle. Ni l'un ni l'autre ne sont de la première jeunesse, la quarantaine passée. La façon dont ils rient, dont ils se

regardent, vaguement gênés, vaguement empruntés, la façon dont ils sont habillés (la femme en tailleur sombre, bleu ou noir, et chemisier jaune au col largement ouvert et remonté avec soin sur la nuque, col qu'une mèche rebelle, en un soupçon de coquetterie, vient agrémenter) laissent penser qu'ils ne se connaissent pas si bien qu'ils voudraient le faire croire de prime abord, qu'ils en sont encore à un degré de la relation où la séduction, les armes de la séduction comptent. L'homme ne porte pas d'alliance, pas plus que la femme — elle a cependant passé au petit doigt de sa main gauche un anneau assez large et, au poignet de la même main, en plus de sa montre, une gourmette, dans un souci d'élégance un peu trop visible (et sous le chemisier jaune un fin soutien-gorge de tulle noir aux broderies ivoire — que l'échancrure du chemisier laissera deviner pourvu qu'elle inclinât un peu le buste —, une culotte assortie toute de dentelle arachnéenne et, à la dernière minute, aura hésité, puis renoncé à mettre des bas de peur de trahir une trop grande envie de le séduire, de lui appartenir (certes, quand il le découvrirait, la partie serait jouée, mais lui donner l'impression d'être tombé dans un guet-apens, d'avoir trop facilement remporté une joute à l'issue décidée par avance aurait pu provoquer un ultime renoncement, une ultime

volte-face). Le désir de plaire est cependant évident de part et d'autre. Sans doute venus en touristes pour un week-end, quelques jours, dont la destination a été mûrement réfléchie, un lieu où il semble que rien de funeste ne puisse vous arriver, rien de désagréable ne sera susceptible de venir troubler le séjour (où il semble que rien de vraiment agréable ne puisse non plus arriver... où il semble qu'il n'arrivera rien du tout). De toute façon, ce n'est ni le pays, ni la région qu'ils sont venus découvrir, explorer, mais eux-mêmes.

Pour l'heure, on ne sait ce qu'il a pu lui raconter, quels plaisanterie ou bons mots il a pu lancer, provoquant cette alacrité, cette joie manifeste. Coincée entre l'horloge, le mur et la table, il est peu probable qu'elle puisse voir dehors. La plaisanterie ne doit donc pas se rapporter à la vieille femme et aux deux enfants qui continuent à petits pas leur promenade le long du lac. Au bras gauche de la vieille femme est passé un sac noir ou plutôt un cabas informe d'où, de temps à autre, elle tire un morceau de pain qu'elle distribue à l'un ou l'autre des enfants ou qu'elle jette elle-même sans ardeur aux cygnes qui sont quatre maintenant. Quand ils daignent s'approcher du bord, rassasiés, chaque jour, par les aliments de toutes sortes dont les abreuvent copieusement les touristes, le jeune garçon recule, impressionné par la

dimension des oiseaux. Peu à peu, encouragé par l'adolescente, il s'enhardit, descend jusqu'à la dernière marche où l'eau affleure, et jette à son tour un croûton de pain rassis, le plus loin possible. Rassuré par l'apparent dédain, par l'apparente indifférence des volatiles à son endroit, il les prend à plusieurs reprises pour cible, essaie de les atteindre, veillant cependant après chaque tentative à s'éloigner suffisamment au cas où les animaux se rebifferaient, bientôt réprimandé par sa sœur qui lui saisit le poignet et lui crie au visage : Non mais arrête tu vas leur faire mal ! L'injonction ne paraît pas le préoccuper : il ne craint pas sa sœur dont il se dégage vivement. L'arrogante placidité des bestioles ne lui plaît pas. Grand-mère Regarde ce qu'il fait ! Allons arrête Antoine, dit la grand-mère d'une voix fatiguée qui trahit un manque évident de conviction. Comme précisément il recommence, peut-être stimulé par l'interdiction, par une envie de provocation, d'affrontement dont sa conscience de petit mâle est déjà empreinte, et dont il ne doute pas de ressortir vainqueur, et que, par hasard, le projectile atteint l'un des cygnes à la base du cou, poussant l'animal à s'écarter du bord, sans un cri, sans un battement d'ailes, juste offusqué, outragé, la jeune fille menace son frère : Je vais le dire à mam... Mais elle achève là sa phrase en même temps qu'elle jette un

rapide regard gêné, coupable, vers la vieille femme qui ne manifeste aucun signe d'agacement, de mécontentement, qui continue de regarder d'un œil absent les grands oiseaux blancs, rigides et irréels, évoluer lentement à la surface de l'eau, comme absorbée à quelque prière, supplication, guettant un heureux auspice à quoi se raccrocher, tentant de déchiffrer quelque message mystérieux venu du royaume des morts, implorant une aide, celle de son mari, de sa petite sœur, la sainte, mais en vain. D'un geste de la main, elle montre quelque chose aux enfants, droit devant eux, au-dessus du lac dont l'eau, légèrement huileuse, colorée d'irisations suspectes, où flottent fétus de paille, morceaux de bois et de polystyrène, clapote à petits bruits contre les marches. Ils restent là, immobiles, à contempler la rive opposée du lac. Il fait froid et humide sous le ciel gris tandis qu'une brume lointaine nimbe progressivement l'horizon.

L'homme pense peut-être : Ça y est je l'ai fait rire c'est gagné !, conformément à une de ces maximes inscrites dans le manuel du parfait séducteur : *1- Faire rire la personne convoitée*. Une sorte de sésame. Ou peut-être même pas. Essaient ensemble de remplir au mieux le temps qui leur est imparti, lui en enfilant des plaisanteries, elle en les trouvant drôles (mais peut-être est-ce seulement

l'alcool), respectant une sorte de convention, de tradition, différant seulement ce qui leur est promis, en l'attente de se retrouver seuls dans la chambre aux lits jumeaux de cet hôtel ou de l'hôtel voisin, les bagages montés, déposés à leur arrivée, ce dîner juste destiné à sauver les apparences de la respectabilité.

La grand-mère et les enfants paraissent connaître une situation identique, comme si cette promenade au bord du lac, cette visite aux cygnes n'avait été organisée que pour pallier le désœuvrement des enfants dans cette ville étrangère où ils ne savent que faire. Ils errent quelques minutes supplémentaires sur le rivage mais la promenade, on le sent, ne saurait durer bien longtemps. Avant peu, ils regagneront le modeste hôtel de la rue principale où ils séjournent, indifférents à l'homme et à la femme qui sortent de l'auberge.



## DEUXIÈME JOUR

Ne pas se précipiter, ne pas se jeter immédiatement dehors. Patienter, prendre son temps. Observer. Ne rien omettre, ne rien laisser au hasard. Car comment savoir où cela se nichait, comment cela pouvait se déclencher ?  
La chambre 302 (tentative d'inventaire) :

la hauteur sous plafond doit atteindre trois mètres, signe que le bâtiment n'est pas récent, qu'il était peut-être autrefois une de ces maisons bourgeoises construites en retrait du lac et le surplombant, lieu de villégiature pour famille aisée

au mur, la tapisserie est blanche et vierge de tout ornement (à l'exception de la page déchirée du magazine épinglée depuis hier soir face au lit, près du guéridon, et dont les lettres noires se détachent en haut de page : Au pays des horloges, le temps s'est arrêté)

deux lits jumeaux d'une personne (sans tête de lit, si bien qu'à gauche le mur est légèrement noirci au-dessus de l'oreiller) recouverts d'un lourd tissu d'ameublement blanc à motifs géométriques, losanges et chevrons beiges

deux tables de chevets en pin avec tiroir, deux lampes aux abat-jour tronconiques jaunes et aux pieds sphériques en bois (j'ai déplacé celle du chevet gauche sur le guéridon qui me sert de table de travail)

une commode en pin surmontée d'un téléviseur noir comme on en voit dans tous les hôtels, bien que celui-ci soit posé sur le meuble et non, comme à l'accoutumée, suspendu en hauteur, à un bras articulé

un guéridon et deux chaises assorties, structure tubulaire noire avec plateau ou assise d'une teinte kaléidoscopique vert, rouge, marron, jaune

un placard encastré dans le mur, fermé par deux portes blanches dont les huisseries et les encadrements sont d'un beige rosé (celle de droite ne ferme pas complètement) abritant à droite des étagères, à gauche une penderie

devant la fenêtre, rideau en voile blanc et double-rideau rayé, dans sa longueur, de bandes inégales rouge brun, jaunes, grises, noires

moquette anthracite rase qui montre des signes d'usure au pied des deux lits

un vestibule d'entrée assez large pour contenir

un évier avec plan de travail surmonté de

carreaux de faïence marron, agrémenté dessous et dessus d'une rangée d'étagères, et plus à gauche un vide parallélépipédique, place autrefois dévolue, selon toute vraisemblance, à un réfrigérateur (une plaque à l'entrée de l'hôtel indique : CHAMBRES ET STUDIOS)

une salle d'eau, dont la porte jouxte celle du placard, avec cabine de douche, wc, bidet et armoire de toilette (à laquelle il manque la porte centrale, ce qui n'est guère pratique pour se raser, seule discordance dans la relative perfection ambiante).

Le tout dégage une atmosphère de chaleur et de calme réconfortants.

Les pleurs d'un bébé couvrent à peine l'air que diffuse la radio d'une chambre voisine.

Les chambres sont faites par deux jeunes femmes silencieuses, asiatiques aux yeux sombres et aux longs cheveux noirs qui sourient muettement avec une légère et raide inclinaison du buste quand je croise l'une ou l'autre dans les couloirs. Probablement des Philippines. J'étais seul au petit-déjeuner tout à l'heure, dans une salle spacieuse et claire où deux tables avaient été préalablement occupées (serviette en papier bouchonnée, verre et tasse souillés, petit rectangle de beurre ouvert...).

Petit déjeuner buffet. Évidemment le fromage est suisse : de la pâte à tartiner. Quand j'en suis revenu, la chambre était déjà faite et rangée : livres empilés dans le casier de la table de chevet, dossier bleu, revue et journal sur le guéridon, petit sac à dos dans la penderie, verre lavé et rangé à sa place dans l'étagère, sous l'évier, trousse de toilette non plus sur le carrelage de la salle de bain mais sur la réserve d'eau des wc, brosse à dents avec sa protection plastique et dentifrice disposés dans le verre, sur le lavabo, extrémité du papier toilette pliée en triangle pour en faciliter le déroulement, tapis de bain également plié et disposé sur le coin du bac à douche.

Maintenant l'hôtel est redevenu silencieux : ni pleurs, ni musique. À l'exception des signes sonores d'une activité ménagère : écoulements d'eau, pas, heurts, bruits sourds, étouffés, certains venant du couloir. Et le ronronnement obstiné de la bille grattant le papier.

L'homme de la chambre voisine, que je n'ai pas encore vu, a renvoyé la femme de ménage venue frapper à sa porte compte tenu de l'heure, 11h. Plus tard, a-t-il lancé sans même ouvrir, d'une voix exaspérée. Elle est partie sans un mot, mais, quelques minutes après, la patronne est intervenue pour ramener l'homme à la raison : Ça fait trois fois que vous la renvoyez ! Ça suffit maintenant !

On ne peut pas repousser indéfiniment Elle a autre chose à faire. Oui, a immédiatement obtempéré l'homme d'une voix domptée, soumise. Quand elle se représente laissez-la entrer. Oui oui d'accord, a ajouté celui-ci, vaincu, avant de refermer sa porte.

Malgré le temps maussade, suis descendu à pied, plutôt qu'en métro, vers le lac, situé à environ deux kilomètres de l'hôtel, heureux de cette distance, de cette transition douce, de ce temps de préparation qui m'était imposé pour une première approche, une première confrontation, même s'il s'agissait pour l'heure de côtoyer le danger sans l'affronter vraiment, voir dans un premier temps de quoi il était capable. Voir de quoi j'étais capable.

Le lac.

Il ne s'est montré qu'au dernier moment, lorsque j'ai débouché sur le minuscule port de plaisance, au-delà de l'habituelle forêt de mâts, coques, pontons, jetées, qui le dissimulait presque complètement. Ai dû m'éloigner des installations portuaires, atteindre un quai, une esplanade où quelques bancs (deux !) ont été disposés.

Enfin le lac : gris, brumeux, sans rive.

Le tête-à-tête attendu, redouté. Mes mains, mes doigts peu à peu gagnés par le froid. Tombe une sorte de crachin pénétrant. Ou est-ce seulement cette brume qui humidifie ?

Un corbeau tout près, noir, bec redoutable, insistant, juste derrière le banc sur lequel il est assis, probablement attiré par le maigre pique-nique, les froissements de papier. Un instant voudrait croire qu'il lui a été envoyé, une sorte d'émissaire chargé d'un premier contact. Il tente de chasser cette idée absurde en même temps que l'animal : Allez ça va Tire-toi ! Histoire de se rassurer, puisque nulle présence humaine, personne alentour, seul sur ce banc, devant le lac gris et derrière lui une sorte de terrain vague, mi-herbe mi-rebuts industriels (palettes de bois, pièces métalliques indistinctes, bouée portuaire, chaînes rouillées, filets...). Le corbeau (pourquoi imagine-t-il qu'il s'agit d'une femelle ? parce qu'elle semble rechercher de la nourriture ?) le défie d'un croassement guttural, tout en continuant son petit manège, fouillant le sol avec son bec, mais, semble-t-il, attentif à lui, à ses moindres mouvements. Un geste ample du bras dans sa direction suffit néanmoins à le faire reculer de quelques mètres, en trois ou quatre sautillements où perce la rancœur.

Venu trouver quoi ?

chercher quoi ?

La sirène d'un invisible bateau se fait entendre.

Un cormoran passe au ras de l'eau.

Puis deux cygnes en vol avec leur ahan caractéristique, comme si voler leur était un effort pénible, trop important. Mais ce ne sont pas de véritables oiseaux, uniquement des animaux d'agrément pour jardin public.

À cinquante mètres du rivage, des grèbes, des harles, je crois, se laissent porter, oscillent au gré des faibles ondulations du courant, sans opérer le moindre mouvement.

Le lac

gris

vide

Sans vague

sans vie.

Je ne retrouve rien des sensations passées, à l'exception de mon ressentiment pour les cygnes.

Juste un décor de carte postale, d'opérette alpestre.

J'espérais quoi en venant là ?

Malgré le froid humide, ai tenté de lire un passage du deuxième volume des *Confessions* ouvert au hasard — avais eu envie d’emmener avec moi le Genevois que je n’avais pas lu depuis la fac et qui s’accordait si bien avec mon propre voyage, mon propre projet : *montrer un homme dans toute la vérité de la nature*. Et puis Clarens était à deux pas, seulement une trentaine de kilomètres plus à l’est, dans la courbe du lac —, essayant de me concentrer sur ma lecture tout en restant disponible, attentif à ce qui pouvait survenir, avant de rapidement renoncer : le lac réquisitionnait mon attention. Ai préféré ne pas prolonger inutilement cette première rencontre, ne pas me laisser entièrement gagner par cette humidité mauvaise, risquer ainsi de puiser dans mes réserves quand il n’en était pas encore temps.

Sur le quai principal du petit port de plaisance, une sculpture monumentale (trois quarts d’un cercle reposant sur un pied) symbolise, j’imagine, un sextant. Manière de donner aux autochtones des illusions hauturières.

Le retour vers l’hôtel a nécessité une longue montée sportive, roborative, comme si mon corps sortait de l’engourdissement, se remettait à fonctionner normalement, devenait progressivement invulnérable, plein d’une ardeur, d’une vitalité organique, mécanique,



rassurante. Ce sentiment conforté par la souplesse de mes chaussures, montantes, robustes et légères, acquises pour ce séjour en prévision de la neige, d'un mauvais temps probable, dont le vendeur expérimenté m'avait en particulier vanté les semelles, ajoutant que leur provenance (le Danemark) constituait un certificat de garantie suffisant, qui m'avait suffi en tout cas sur le moment et dont je ne saisisais plus bien maintenant la pertinence (mais, à la réflexion, que cette marche favorisait, venues d'Italie ou de Mongolie, leur résistance ou leur confort eussent peut-être été moins certains alors que le Danemark en effet semblait inexplicablement susceptible d'offrir à la fois l'une et l'autre).

Immense librairie dans le centre-ville, étagée sur trois niveaux, dont les rayons, séparés par de vastes allées, paraissent cependant minuscules, isolés, flottant au milieu d'un espace gigantesque. Cette façon dont les grands magasins ici gèrent l'espace évoque curieusement ceux d'Europe centrale du temps du rideau de fer : les premiers parce que l'opulence le commande, les seconds par manque de produits disponibles. Mais le même sentiment de vacuité, d'espace inutile, perdu, qui met mal à l'aise, écrase.

Abondance de livres d'art, parmi lesquels le catalogue d'une exposition de Rauschenberg, exposition que

j'avais visitée à Paris l'été dernier, le travail réalisé ces dix dernières années. Une série de collages monumentaux, cinquante-deux panneaux d'environ trois mètres de hauteur et à la largeur variant de trente à cent cinquante centimètres, dont l'agencement aléatoire est modifié au gré des expositions par les douze "joueurs" censés les assembler. Une saisissante profusion d'images, de photos, de collages, d'éclaboussures, de coups de brosse rageurs. Choses vues et enregistrées, fragments solidifiés du temps ordinaire avant effritement, disparition. Coupe synchronique dans la durée capable de rendre compte même imparfaitement, même partiellement de la fragilité de l'instant : couple de dos assis sur l'herbe d'un jardin public (la robe à rayures bleues et blanches de la femme remonte haut sur sa cuisse gauche), débardeur rouge au centre d'une flaque de goudron noir qui gicle pareil à du sang, homme (ou femme ?) allongé seul sur un lit, comme endormi, dont le corps se reflète dans un miroir, gondole vénitienne, pigeons à l'assaut d'une statue de femme dépoitraillée chevauchant un taureau, ROME écrit en lettres majuscules à la une d'un magazine, lapin (ou chat) en peluche près d'un sous-verre brisé, enfant au milieu de l'asphalte gris noir sur un tricycle rouge (moi ?), barres noires d'une grille dont les extrémités s'achèvent en volutes,

courbes qui se rejoignent deux à deux et se referment sur elles-mêmes dessinant un alignement de crânes humains (le creux sombre des orbites, l'émacié du crâne dont les chairs n'adoucissent plus les contours, cette forme caractéristique de poire renversée), pie noire sur pelouse verte... Et aussi : au bas d'un des panneaux, la photographie tronquée d'une vitrine où sont exposés cinq cadres — baguette métal or, métal côtelé argent, bois vernissé brun, bois vernissé clair, patiné rose — qui enferment un cliché dont seul le format diffère : le visage, légèrement incliné vers l'arrière, d'une jeune femme, la trentaine avancée, aux cheveux courts, doigts en éventail sur le menton, yeux noirs et sensuels fixant l'objectif, demi-sourire mutin aux lèvres peintes, étole blanche en tulle ou en crêpe transparent, en tout cas d'une étoffe légère, mousseuse, qui découvre ses épaules et dégage son cou laiteux, offre la nudité de son buste paré d'un simple collier de perles. Une sorte de divinité. Au deuxième plan, un alignement de boîtes ainsi que des albums-photos reposant sur la tranche. Tout à fait à gauche, dans le coin de la vitrine, encadrée de gris ou de noir, la photo en noir et blanc d'un enfant aux joues rebondies qu'on a fait poser en petit monsieur : veste, chemise blanche, nœud papillon. Il peut avoir six ou sept ans. Sur la même largeur, Rauschenberg a collé la

photographie prise en plongée d'un grand cygne dont la blancheur ovale contraste avec le rectangle noir de l'eau sur lequel il semble flotter. Le panneau 18 du *Synapsis Shuffle* qui date de 1999 et mesure 290,8 x 151,1 cm, est le plus large de la série. Un sentiment immédiat de familiarité. L'impression que ces cadres-là étaient également dans la vitrine d'un papetier situé près de la gare, que ces grilles à tête de mort ceinturaient précisément cette bâtisse d'un blanc immaculé — demeure cubique posée au centre exact d'un jardin (allées gravillonnées, pelouse) le long de l'avenue descendant vers le lac, aux pièces toutes violemment éclairées dont je pouvais apercevoir les plafonds moulurés et les murs couverts de tableaux mais sans aucune présence humaine, demeure fantomatique qu'intrigué par tant de transparente magnificence, j'avais contournée pour en découvrir le propriétaire au nom gravé sur une plaque de cuivre rutilante, celui, évidemment, d'une banque d'affaires internationales —, que ce couple était ce midi sur les gradins du port de plaisance, que cet enfant... Où était-ce ailleurs ?

Non loin de l'hôtel, un black qui sortait d'une brasserie, m'a interpellé tout sourire et, avec force clins d'œil, a proposé de m'emmener voir des femmes "Une soirée sympa Tu t'ennuieras pas !".